

Exode III, 1-15

1. En cette période, étrange à plus d'un titre, de pandémie, il m'est revenu en mémoire cet aphorisme du philosophe protestant Paul Ricoeur, à propos de la crise des années trente : « Un monde s'écroule, un monde qui ne peut plus et ne veut plus être. » Jusqu'où remonter dans l'histoire pour y découvrir un temps où les lieux de culte ont été fermés ? Je ne le sais, mais le simple fait de ne pouvoir répondre à cette question nous en démontre la pertinence. Le service divin, comme on disait autrefois, a été mis en veilleuse alors qu'en d'autres temps on aurait multiplié les rites et les prières publics pour conjurer la crise. Ce que des siècles de persécutions n'ont pu réussir, une crise sanitaire l'a fait. « Un monde s'écroule, un monde qui ne peut plus et ne veut plus être. » Le culte ne fait donc plus partie, si tant est que nous devions encore en être convaincus, des activités vitales de la société ; il appartient au genre des manifestations publiques qui peuvent être suspendues. Je cite encore Ricoeur : « L'aliénation qui caractérise les temps modernes n'est pas de devenir étranger à soi-même, mais de devenir étranger au monde, de perdre sa place dans le monde par lequel nous sommes en relation avec autrui, donc de tomber dans l'isolement et la désolation... » La peur, l'angoisse, le sacro-saint principe de précaution, tout cela n'a-t-il pas « rétréci l'âme », pour reprendre une formulation biblique ? La conscience d'une tâche et d'une responsabilité ne s'est-elle pas désagrégée dans ce confinement et l'attente passive de voir la crise passer ? Sommes-nous entrés dans un univers privé de mémoire, de présent et de projet ? Devrions-nous en conclure que notre temps ne repose que sur des procédures et des aménagements, mais qu'il n'y a plus ni passion ni conviction ? Car, ne l'oublions pas, la conviction structure la réalité et permet à l'être humain et de l'interpréter, de la façonner ; la passion raffermi les déterminations contre les forces contraires et surtout contre l'inertie. Autrement dit, la conviction me rassemble et me permet de me situer face aux crises de l'existence et la foi en un avenir possible me donne de me situer dans ce monde de façon critique et responsable. Un ensemble de conviction donne la force au croyant de faire un détour pour considérer autrement la réalité. L'homme peut être debout ou courbé, agissant et faillible, blessé et souffrant, il importe qu'il soit un homme capable qui doive prendre conscience et de ce qu'il peut devenir.
- Notre questionnement préalable nous fait entrer de plain-pied dans l'histoire de Moïse, cet homme soustrait miraculeusement à la mort et élevé à la cour du Pharaon. Sa situation s'est toutefois compromise au gré de trois événements qui le mettent à l'écart de son monde familial : le meurtre d'un gardien égyptien, une altercation avec des Hébreux et sa fuite et son établissement dans le pays de Madian. Moïse se caractérise par son humilité, comme le décrit la Bible : malgré sa fulgurante ascension qui s'est produite malgré lui, il reste une simple créature humaine, pétrie de poussière et de boue, mais en quête perpétuelle d'absolu. La soif de la justice le conduit à bouillonner et même à tuer. Comme l'écrit A. Neher : « Les colères de Moïse ! Comme toutes les manifestations pathétiques, elles effarouchent la conscience des bien-pensants, qui attendent des « hommes de Dieu » qu'ils soient tout miel et douceur. (...) les grandes colères sont le témoignage le plus certain d'une quête d'absolu. Quête douloureuse, parce qu'il n'est pas donné à l'homme de l'apaiser. » Tragique discordance entre la réalité et l'idéal...

Que devient Moïse dans ces conjonctures ? De par sa formation et sa culture, il est fonctionnaire égyptien. Par sa famille et son sang, il est israélite. Ni ses facilités à la cour, ni son éducation poussée n'ont étouffé en lui le sentiment profond de solidarité avec les Hébreux, ces êtres toujours de passage, bien incapables d'ailleurs de le comprendre, et bien plus portés à le jalouser qu'à l'estimer. Moïse est proscrit, hors-la-loi. La formation qu'il a reçue ne sera pourtant pas perdue : relations, instruction, tout cela lui servira plus tard. Pour l'instant une autre formation s'impose, moins humaniste, plus rugueuse, à laquelle il va être initié dans les sauvages régions de l'est. Dans son exil, ce sont, pour ce tumultueux jeune homme, des années d'apaisement qui commencent ; Moïse peut décanter sa culture et filtrer ses expériences. A une vie de cour fiévreuse, remplie d'obligations de toutes sortes, encombrées par les soucis provoqués par les conflits d'intérêt, va succéder pour lui une vie sans perspectives humaines et dépouillées d'ambition comme de rivalités.

2. « Moïse mena le troupeau au-delà du désert, et parvint à la montagne de Dieu, à l'Horeb. » Le métier de berger est peu banal pour un homme élevé à la cour, mais ce faisant, Moïse s'initie à l'art de conduire, de garder et de protéger – à l'art d'être chef d'un troupeau qui lui est confié. Moïse sort des pistes tracées, il s'enfonce au plus profond de ces régions arides et inhospitalières. Dans la langue hébraïque, il y a proximité entre parole et désert. Le désert se définit négativement comme un espace non habité où tout échange de parole se révèle donc impossible, à moins que l'on ne se contente de l'écho d'un cri lancé par détresse ou par jeu contre la paroi des montagnes brûlantes le jour, glacées la nuit. Dans le désert se refait avant tout l'espace intérieur de l'homme – son intériorité mentale se reconstitue. Dans le désert, sans doute, l'homme est-il seul, mais précisément il est avec lui-même, donc en dialogue avec sa conscience. Moïse ne se trouve pas d'abord à la recherche de points d'eau, mais à la recherche de la vérité de sa vie. C'est dans le silence et dans le dépouillement qu'il apprend à écouter la voix de l'inspiration.

« L'ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, du milieu du buisson. » Le fait qu'un buisson, un roncier, un mûrier ou un acacia séché par le soleil prenne feu n'a rien d'extraordinaire en soi. Le nom de ce buisson se rapproche du nom Sinaï. Le texte insiste sur le fait de la vision. Cependant, Moïse ne perçoit pas d'emblée l'intégralité de la vision. Il voit qu'en fait le buisson irradie, mais qu'il n'est pas consumé. Ce n'est pas un feu dévorant qui se nourrit de l'objet qu'il saisit et qui s'éteint de lui-même quand cet objet a été anéanti. L'homme de Dieu est constamment brûlé par le feu de sa présence, sans être consumé. Qui est Moïse ? il est octogénaire, il a perdu le contact avec les siens et avec l'Égypte depuis quarante ans ; sans doute est-il en train de rêver. « Moïse ! Moïse ! (...) Retire tes sandales de tes pieds (...) » Les sandales évoquent les chaussures du soldat qui prend possession d'une terre ; les sandales sont recouvertes de la poussière du voyage. Là où il y a manifestation divine se crée un espace sacré, arraché au monde profane qui l'entoure. Le croyant délaisse tout appareil et prend la posture du serviteur. Le croyant se dégage de toutes les contingences matérielles, comme en une sorte de retour à la pureté originelle. « Je suis le Dieu de ton père... » Moïse arraché dès la naissance à son clan s'entend rappeler ses racines. Moïse se voile la face devant ce Dieu qui n'est pas pour lui un inconnu. Je ne suis pas pour toi un étranger, tu n'es pas pour moi un étranger, semble-t-il dire. Dieu se montre à visage découvert ; mais tout à la fois il est interdit de poser sur lui son regard. S'il se retient de regarder, Moïse n'en écoute que plus attentivement.

« J'ai vu la misère de mon peuple... » L'Éternel a partie liée avec son peuple. En une seule phrase particulièrement dense, tout le plan d'action de Dieu pour son peuple est déployé. La délivrance n'est pas une fin en soi, mais un projet l'oriente : faire monter ce peuple dans une terre qui doit être une anti-Egypte par ses caractères essentiels. Elle est tout d'abord bonne et large. Elle favorise la création, l'expansion et la fécondité. Elle forme un espace où l'on se sent au large et non pas contraint et oppressé. « Un pays ruisselant de lait et de miel. » Cette terre est riche en pâtures pour nourrir le bétail, d'où l'abondance de lait. Cette terre est couverte d'arbres où l'on trouve les essaims d'abeilles sauvages ; cette terre est couverte de fleurs et de fruits : le miel symbolise tout ce qui est doux et sucré. Sans effort, on peut trouver dans ce pays de Cocagne une nourriture douce et abondante.

Néanmoins, ce pays est habité par de nombreux peuples, ce qui laisse présager des luttes pour la conquête d'un pays dont les occupants ne se laisseront pas aisément déposséder.

« Fais sortir d'Égypte mon peuple. » A Moïse est confiée une mission écrasante. Alors commence le grand dialogue dans lequel Dieu ordonne et l'homme résiste- Moïse exprime ses sentiments d'indignité et d'incompétence. Dieu ne répond ni à la question de Moïse ni directement à ses objections, mais il déplace le regard de son interlocuteur ; ce que tu as à faire, dit-il en substance ne dépend pas essentiellement de toi, mais de moi. « Je suis avec toi ». On peut comprendre ce que cette réponse a d'insatisfaisant pour Moïse ; cela ne le rassure en rien sur ses capacités à accomplir la mission que Dieu lui confie, elle l'appelle seulement à la confiance. Il en est de même du « signe » que Dieu lui décrit. Un signe se présente d'ordinaire comme quelque chose de visible ou de tangible, sorte de preuve à l'appui des paroles prononcées. Dieu n'accomplit ici aucune action visible : le signe surviendra dans l'avenir, et, de plus, c'est le peuple qui l'accomplira. « Quand tu auras fait sortir le peuple d'Égypte, vous servirez Dieu sur cette montagne. »

Les obstacles, d'autre part, ne lui viendront pas seulement de ses adversaires ; ils viendront également de ceux qu'il a mission de sauver. Que savent-ils de ce Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui depuis si longtemps paraît indifférent au sort de leurs descendants ? Qui donc est-il ? Pour le savoir, il faudrait savoir qui il est, quel nom le définit et constitue son titre à être écouté et obéi. « Je suis qui je suis. » C'est le Dieu qui existe vraiment ; ce nom fait prendre conscience de l'existence concrète et vivante de cet Être qui a traversé l'existence d'Abraham et vient de traverser celle de Moïse. « Je serai qui je serai. » Dieu marche en avant, il précède : c'est par l'histoire de la libération de son peuple que Dieu manifeste qui il est.

3. Ce qu'a vu Moïse et qu'on appelle « le buisson ardent » fait partie de ce qu'un philosophe juif désigne comme « les visions matricielles de l'humanité » (R. Draï). La vision dont Moïse est gratifié le fait naître à une forme d'humanité capable d'émerger du chaos et de conduire ses destinées. Moïse, passionné de justice n'a trouvé personne parmi les Égyptiens pour rétablir l'ordre des choses. Il a vu et pris conscience qu'il n'y avait pas d'homme, que tous laissaient faire, complices passifs, spectateurs indifférents. Moïse a vu qu'il n'y avait pas d'homme non plus chez ses frères, les esclaves hébreux qui se soumettaient sans bruit. Désertification de l'humanité. « Un monde qui ne veut plus et ne peut plus être. » D'où l'impérieuse nécessité de dégager une force d'impulsion qui nous permette de nous projeter dans l'avenir. D'où la vision d'un feu qui ne nous consume pas, mais qui nous fasse rayonner. D'où l'appel non pas à un sauve-qui-peut général, mais à une sortie ordonnée, une émergence, un développement régulé et significatif d'une force potentielle. Le dialogue qu'instaure la foi consiste à entendre

un appel qui nous dit simplement : « Tu vaux plus que tes actes. » Moïse reprend possession de soi-même à l'écoute de cette voix qui lui adresse un véritable ordre de marche et qui lui redonne simplement de retrouver sa place au monde. La créature humaine se caractérise par sa capacité à être, à sentir, à expérimenter, à maintenir un cap en naviguant à vue. Moïse se redécouvre à

la hauteur d'une mission qui dépasse ses forces. Moïse tiré des eaux devient celui qui tire son peuple des filets de l'esclavage. La vision du buisson ardent suscite en lui une crise : Moïse, le hors-la-loi fugitif, rangé des passions et des troubles, est bousculé, bouleversé, retourné...un être nouveau émerge de cette crise qui devient révélatrice de ce qu'un être peut devenir et du sens d'une possible responsabilité. Le dialogue avec Celui qui est la vie intense et expansive, la vie palpitante et agissante nous ouvre à un ordre de valeurs qui nous illumine, nous fascine, nous traverse de sa flamme sans nous consumer ni surtout nous détruire, bien au contraire...

Moïse quitte les chemins battus et s'enfonce plus profondément que jamais dans le désert pour philosopher, pourrait-on dire. Dans le silence et le dépouillement, il relit ce qui lui est arrivé et ce qu'il a appris à la lumière de la tradition de ses pères. Il s'initie à la reprise, à l'écoute et à la réceptivité entre le ciel et les rochers arides. Petit à petit il se fait le réceptacle d'une révélation bouleversante.

Nous sommes vraiment meilleurs quand nous nous détournons pour admirer une flamme qui irradie sans détruire ; nous nous sentons élevés au-dessus de nous-mêmes, et capables peut-être d'actions devant lesquelles nous reculerions d'ordinaire. L'âme se porte à la hauteur de ce qu'elle admire. Le philosophe Platon affirmait également que voir le beau, c'est tout ensemble devenir meilleur et embellir intérieurement. La foi, c'est l'expérimentation intuitive et pénétrante d'une Présence qui nous surprend, nous blesse, nous déconcerte, mais qui nous accompagne de façon indéfectible. Je laisse le mot de la fin à A. Neher : « En le blessant dans ce qu'il est, l'Absolu instaure l'homme dans ce qu'il peut être. » Tu vaux mieux que tes actes.